

STÉPHANE DAFFLON

CURIEUSEMENT, LES IMAGES UTOPIQUES DU FUTUR N'ONT GUÈRE CHANGÉ DEPUIS UN SIÈCLE.

Epcot Center, le temple conçu par Walt Disney à la gloire des lendemains technologiques radieux, ne cesse de nous raconter depuis près de trente ans les mêmes histoires : des villes humaines, un modèle écologique d'exploitation des ressources naturelles et, surtout, un espace domestique adapté à tous nos besoins. Seul le design des objets est remodelé périodiquement. Les anciennes versions de l'avenir sont reléguées en début de parcours, dans une section vintage, où le visiteur peut apprécier le côté suranné des variations de ce même scénario. Coincé dans un petit wagon, face à cette succession de tableaux, le spectateur passif n'a plus qu'à choisir la variante à son goût. Une inertie représentée d'ailleurs dans les dioramas automatisés : inévitablement, l'homme comblé du futur est dépeint en pur consommateur de produits aussi bienveillants que désirables, à l'obsolescence programmée.

Lors de sa première exposition à la galerie Air de Paris (*Airless*, 2000),

STÉPHANE DAFFLON remodèle tout l'espace afin d'y présenter ses toiles. Le spectateur est invité à pénétrer par un hublot dans une sorte de boîte aux angles arrondis, peinte dans un blanc synthétique qui réfléchit de manière homogène la lumière des néons sur toute la surface de la pièce.

Accrochés à des hauteurs différentes, cinq petits tableaux abstraits ponctuent discrètement cette surface lisse. Si l'installation évoque vaguement un univers de science-fiction années 60 (on pense à la salle d'attente de *2001, L'Odyssée de l'espace*) revu et corrigé par le design contemporain, ce n'est pas tant par les signes déployés que par les effets visuels générés par le dispositif global. Il s'opère ici un très léger brouillage des repères visuels, en-deçà d'un effet rétinien, moins optique que graphique. Des lignes géométriques simples, des motifs arrondis, des couleurs harmonieuses, baignés dans une lumière éblouissante, contribuent à créer une sensation de suspension, de flottement.

Le titre de la pièce réfère en fait à la technique au spray employée par l'artiste pour peindre l'espace. Plus qu'un simple usage de formes issues de l'histoire du design, le graphisme chez Stéphane Dafflon se présente avant tout comme moyen de production. L'artiste compose ses tableaux et dessine ses plans à l'aide d'outils informatiques. Les logiciels ne sont pas utilisés en vue d'une artificialité programmée, mais sont simplement un moyen rapide - propre à des méthodes de production industrielle - capable de générer efficacement, à partir d'un lexique formel réduit, toute une gamme d'effets : agencements (*PM008*, 2000), perspectives (*PMVG011*, 2001), tirage en négatif (*PMM010*, 2001), projections du plan du tableau dans un espace en trois dimensions (*AST015*, 130 x 160 cm, 2000 et *002-003*, acrylique sur contreplaqué cintrable et médium, 2000), etc.

Chez Stéphane Dafflon ces opérations formelles sont néanmoins effectuées dans le champ d'une peinture qui assume pleinement son destin de décor. Mais pour lui, celle-ci ne se confine pas à un arrière-plan critique, il la ramène au contraire au premier plan - conditionnant le regard, générant des atmosphères, colorant littéralement les événements qui se déroulent devant elle. Ainsi, ses peintures murales ont pu tout aussi librement servir de cadre à des performances musicales publiques qu'à des espaces domestiques.

Partant d'une tradition picturale géométrique désublimée (qu'il revendique lui-même) ayant opéré la transformation critique de l'image en motif et du tableau en objet, Stéphane Dafflon modèle des espaces user-friendly, réinvestissant ainsi la question du décor pour ainsi en faire ressortir la dimension écologique. Une fois « dépouillées de leur potentiel utopique et idéologique », ces formes issues de l'histoire du design permettent à la peinture de Stéphane Dafflon de se débarrasser de toute nostalgie de l'avenir. Les moyens de production vidés des enjeux historiques qui les ont constitués créent un effet suspensif. Celui-ci, bien qu'évanescent, n'en reste pas moins le reflet d'un optimisme habile, celui de pouvoir dégager un espace pour la peinture au-delà de ses fins de parties, de son désenchantement, une manière, comme le dit l'artiste en plaisantant, de miser sur l'*Extra Ball*.

Fabrice Stroun

SALONS

14 JUN | 16 SEPTEMBRE 2001

Musée d'Art Moderne
et Contemporain de Strasbourg

DE MUSIQUE